Compte rendu du thé littéraire du vendredi 20 janvier 2023

Notre thé littéraire a eu lieu à la médiathèque de Pégomas où nous avons retrouvé avec plaisir les lectrices du club de lecture de Pégomas

Le thème de notre rencontre était donc Annie Ernaux

Annie Ernaux est une écrivaine française, née en 1940. En 2022, elle reçoit le prix Nobel de littérature pour « le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle ».

Née dans un milieu modeste, après des études de lettres, elle devient professeur de lettres modernes, puis se lance dans la littérature.

Son œuvre, essentiellement autobiographique, entretient des liens étroits avec la sociologie.

Elle est tirée de son expérience personnelle. A travers ses livres, Annie Ernaux veut retrouver dans la mémoire individuelle, la mémoire collective.

Pour elle, l'intime est toujours du social. Elle se sert de sa subjectivité pour retrouver, dévoiler les mécanismes ou des phénomènes plus généraux.

Annie Ernaux revendique une écriture neutre sans jugement, sans comparaison romanesque.

Le « je » dans ses livres, est pour elle un « je » de forme impersonnelle.

Par ailleurs, Annie Ernaux est connue pour son engagement à gauche. Elle se considère comme un transfuge sociétal.

Lors d'une émission de télévision, Annie aux côtés d'une réfugiée iranienne déclare « vous et moi, on est pareilles, on est des déracinées ». ce qui présente quand même un caractère déplacé, tant leurs deux destins ne peuvent en aucun cas être comparés.

L'œuvre d'Annie Ernaux est diversement appréciée parmi les lecteurs du groupe.

Pour certains, son écriture simple est facile à lire et donne une vision de la réalité du 20 ème siècle. Elle offre un témoignage intéressant de cette époque

et de son évolution, qui permettra aux générations futures de connaître la société telle qu'elle était alors.

D'autres jugent son œuvre très égocentrée, son écriture froide et distante. Ils trouvent Annie Ernaux trop narcissique et impudique.

Certains comparent l'écriture d'Annie Ernaux à celle de Daniel Pennac : écriture qui décrit le monde comme une introspection mais qui se rapporte à des notions plus générales et sociétales.

La question se pose de savoir si on parlerait tant de cet auteur si elle n'avait pas eu le prix Nobel. Beaucoup d'entre nous ne la connaissaient pas avant.

Pour le Nobel, il est à noter qu'elle était en concurrence avec Michel Houellebecq. Annie Ernaux étant adulée à gauche, détestée à droite et le contraire pour Michel Houllebecq. Tous deux refusent l'écriture ornementée

D'autre part, la question est posée :

Quel est le rôle du roman, nous donner une vision de la réalité ou de permettre de nous évader.

Parmi les nombreux livres écrits par Annie Ernaux, nous en avons lu quelques-uns

.

<u>Les armoires vides (1974)</u>

Premier roman d'Annie Ernaux, ce livre évoque l'avortement qu'elle a dû subir. Elle évoque ainsi la période de sa jeunesse étudiante, de ses rapports avec sa famille d'origine modeste dont elle s'éloigne en entrant dans le monde intellectuel.

Le côté féministe est très marqué.

Elle y parle de la violence de son père.

Ce livre a provoqué un grand malaise chez ceux qui l'ont lu. Elle juge ses parents, modestes, mais qui pourtant étaient travailleurs et lui ont permis de faire des études. On y sent du mépris chez elle à l'égard de ses parents, presque de la haine !

La place (1983)

Autobiographie, elle écrit ce livre après la mort de son père. Elle relate l'ascension sociale de ses parents. Mais elle y raconte aussi son éloignement avec son milieu d'origine, la honte qu'elle en a ressenti à son encontre.

Ecriture impersonnelle pour un sujet très personnel.

Cette honte de ses parents a gêné ceux qui ont lu ses livres. Toujours ce rejet exprimé à l'encontre de cette famille qui a permis son ascension personnelle.

Passion simple(1991)

L'héroïne, dont on sait qu'il s'agit de l'auteur y raconte sa passion pour un homme marié, homme d'affaires étranger.

Les avis sont partagés.

Pour certains, ce livre présente le sentiment amoureux à l'état pur. Annie Ernaux est une grande amoureuse et ce sentiment est parfaitement exprimé dans ce livre.

Pour d'autres, il s'agit d'une histoire banale et l'écriture froide empêche d'y accorder crédit.

La honte (1997)

Récit autobiographique qui s'ouvre sur le fait que son père a voulu tuer sa mère. Elle reprend les événements qui ont pu aboutir à cette situation.

Elle revient sur ses années collège, et l'envie d'être ailleurs. Evoque le tiraillement entre l'école publique et l'éducation religieuse.

On y retrouve le thème de plusieurs de ses livres : honte de ses origines, de son milieu modeste, de ses parents, de leur manque d'éducation, mais aussi de la honte d'éprouver un tel sentiment, de cette trahison envers les siens, de son manque de loyauté.

L'occupation(2001)

Ce livre raconte la tragédie d'une femme abandonnée par son amant.

Pour celle qui a lu ce livre, 2 observations. La description du sentiment de jalousie est intéressante surtout quant aux ravages qu'il engendre.

Mais une fois de plus l'auteur ramène tout à elle. Le sexe est beaucoup évoqué mais le plus souvent pour choquer, de façon crue (est –ce pour se rendre intéressante ?)

Les années(2007)

Dans ce livre, à partir de photos et souvenirs laissés par les événements, les mots et les choses, l'auteur raconte les évènements d'après-guerre.

C'est sans doute le livre où Annie Ernaux parle le moins d'elle et fait une rétrospective intéressante de ces années-là.

Il est toutefois assez difficile d'accrocher au texte, il faut avancer dans la lecture pour y trouver de l'intérêt.

C'est le texte qui évoque le mieux l'engagement politique et social d'Annie Ernaux.

Mémoire de fille(2016)

L'auteur revient sur une nuit de 1958 où elle a vécu sa première expérience sexuelle équivoque (viol). Souvenir douloureux, grande mémoire de la honte pour elle.

Le côté féministe de cette œuvre est très marqué.

Là encore, Annie Ernaux adopte un langage cru, osé, qui peut déranger certains lecteurs.

L'autre fille(2010)

Un jour alors qu'elle a 10 ans, Annie Ernaux apprend par inadvertance qu'elle a eu une sœur, morte de la diphtérie avant sa naissance.

Ses parents lui ont toujours caché la naissance de cette fille. Annie Ernaux raconte qu'elle avait pressenti ce secret, s'est toujours considérée la mauvaise fille par rapport à la petite morte dotée de toutes les qualités. A ressenti presque de la jalousie envers cette sœur.

Je ne suis pas sortie de ma nuit (1997)

Dans ce livre Annie Ernaux raconte la maladie de sa mère atteinte d'Alzheimer.

Cette dernière est placée dans une maison de retraite et l'auteur raconte ses visites jusqu'à la mort de sa mère.

Annie Ernaux qui avait ressenti beaucoup de rancœur envers sa mère s'est, malgré cette incompréhension entre elles deux, rapprochée d'elle vers la fin de sa vie.

Sans aucun intérêt pour celle qui a lu ce livre.

Le jeune homme(2022)

En une quarantaine de pages, Annie Ernaux raconte sa liaison avec un jeune homme de 30 ans de moins qu'elle. Expérience qui lui permet de revivre sa folle jeunesse et met en lumière le décalage des générations.

N'a pas enthousiasmé la lectrice !

Les œuvres complètes d'Annie Ernaux sont sorties sous forme d'un gros volume dans lequel elle a ajouté des photos de son enfance et sa jeunesse. Elle a expliqué que c'est en regardant ces photos qu'elle a eu l'idée d'écrire une partie de ses ouvrages.

Notre séance se termine par le partage de la galette des rois.

Le prochain thé littéraire aura lieu à l'espace culturel de la Roquette le vendredi 10 février à 17h30.

Nous avons décidé de consacrer cette séance à la poésie : nous partagerons nos impressions sur ce genre littéraire et chacun pourra parler des poèmes qui lui tiennent particulièrement à cœur.

Houellebecq et Ernaux, même combat

Annie Ernaux est la figure culturelle de l'année. Elle est aussi, avec ses livres (un peu) et ses déclarations (beaucoup), un symbole des crispations politiques et sociétales. Depuis qu'elle a reçu le prix Nobel de littérature, début octobre, une frontière se dessine, atypique dans la création. Elle est adulée à gauche, dénigrée ou minimisée à droite. Même son style, que tous cernent comme minimaliste, génère ensuite des avis tranchés : loué pour sa brutalité, moqué pour sa trivialité.

Quand Modiano reçoit le Nobel, en 2014, personne ne se demande pour qui il vote. Pareil en 2008 pour Le Clézio, pourtant défenseur des déshérités. Plus largement, un pacte de non-agression protège les écrivains sacrés à Stockholm, d'autant que leur prix vaut aussi reconnaissance nationale.

Le sort d'Ernaux est atypique. L'affaire est cernée par l'académicien proustien Antoine Compagnon dans *L'Obs* du 9 décembre : *« Ses livres m'accrochent autant que ses tribunes me fâchent. »* Entre la citoyenne et l'artiste, deux Ernaux se nourrissent et se parasitent. Il est vrai qu'elle y va fort, non sans constance. A 82 ans, elle est antilibérale, vit sous Macron dans une *« société quasi irrespirable »*, défend *« l'insurrection »* des « gilets jaunes », trouve *« normales »* les actions de désobéissance civile et celles des black blocs (dans *Politis*, le 12 mai).

La honte d'avoir honte

Elle démolit le féminisme classique, *« blanc, bourgeois, islamophobe »* (dans *Politis*, toujours), lui préférant les luttes intersectionnelles, ce qui la mène à voir dans le port du voile en France un choix jamais contraint. Dans cette logique, elle soutient, en 2017, la controversée Houria Bouteldja, fondatrice des Indigènes de la République, à qui on doit, entre autres, cette formule : *« Pour le Sud, la Shoah est – si j'ose dire – moins qu'un détail. »*

Exemplaire des fractures à gauche, Annie Ernaux est une déçue du Parti socialiste, devenue proche de La France insoumise. Ce transfert n'explique pas seul l'enveloppe politique qui caractérise l'écrivaine. Il y a son œuvre, moins faite de romans que de récits dérivés de sa biographie – la honte d'avoir honte d'être issue d'une famille modeste –, souvent écrits à la première personne.

Il y a pourtant un océan entre les propos et l'œuvre d'Ernaux. Les sujets existentiels, concrets, de sa vie de femme, portés par une écriture à vif, la mettent à distance du discours politique emphatique, y compris dans *Les Années* (2008), condensé de ses autres livres, où elle observe la société française sur plusieurs décennies au moyen d'un « on » ambigu dont les ressorts jouent de l'intime et du social.

On aime ou pas Ernaux, certains sont épatés par ses tournures fulgurantes, d'autres affligés par son ton plaintif, mais ce n'est pas le sujet ici. Le sujet, c'est sa priorité, qu'elle a joliment confiée à Marie-Laure Delorme, dans *Le Journal du dimanche* du 23 octobre : *« On peut se tromper dans ses choix politiques, mais pas dans son écriture. »* Qu'elle séduise large et loin prouve qu'elle a fait le bon choix : avant le Nobel, quatre millions

d'exemplaires vendus en une quarantaine de langues ; après le Nobel, probablement plus de cinq millions (*Le Parisien* du 12 octobre).

Déclarations rugueuses

Sans chercher à provoquer, Ernaux nous fait penser à Houellebecq, pourtant à l'opposé de l'échiquier politique. Une même notoriété mondiale. Un romancier cité aussi, en septembre, pour le Nobel. Une biographie également distillée en pointillé dans des romans. Un même talent pour « sentir » la société – pas la même. Un goût similaire pour les mots crus. Le refus de la phrase ornementée ou de la rhétorique. Une rugosité dans les déclarations.

Tous deux définissent un monde binaire. Pour elle, dominants contre dominés ; pour lui, Occident contre monde arabe. Et tous deux prophétisent un désastre inéluctable. *« Je veux venger ma race »*, et non la classe modeste de ses parents, répète Annie Ernaux depuis soixante ans pour signifier qu'elle croit peu au « grand soir » et à la possibilité d'échapper à son sort de damné. Houellebecq, lui, vient de donner un long entretien à Michel Onfray dans la revue *Front populaire*, dans lequel il pronostique, dans les décennies qui viennent, le déclin inexorable de la France, de l'Occident et des valeurs chrétiennes en raison, selon lui, d'une immigration massive de populations des pays du Sud.

En disant cela, et à la différence d'Annie Ernaux, dont les combats rejoignent ceux de la classe urbaine, diplômée, aisée et progressiste, qui tient le pouvoir culturel, Houellebecq prend le risque de se mettre définitivement hors-jeu dans la course au Nobel et aux honneurs. Il y a pourtant, chez lui aussi, un fossé entre les livres et les déclarations. Son dernier roman, *Anéantir* (Flammarion, 736 pages, 26 euros), est sans doute le plus apaisé, pétri de tendresse, porté par une double histoire affective – entre un homme et une femme, un fils et son père.

Comme elle aime souligner, et depuis longtemps, la ligne qui sépare le bien du mal, Annie Ernaux s'en prend à Houellebecq dans *Le Journal du dimanche* du 23 octobre, puis dans *Le Parisien* du 8 décembre. Pour la Nobel, *« mieux vaut que ce soit* [elle] *plutôt que lui »,* car il est *« réactionnaire et antiféministe »*. La suite est bien plus surprenante. Elle trouve les romans de Houellebecq écrits *« sans spécificité »*. Ou encore : *« L'écriture… Il n'y en a pas. Alors il est très traduit, parce que c'est extrêmement facile à traduire. »*

Une écrivaine ayant rompu avec le « bien écrire » reporte sur Houellebecq ce qu'on lui reproche à elle. Elle sait pourtant que le style est une notion fragile et mouvante. Ouvrons une piste plus constructive. A une époque où tous les arts voient se dupliquer des œuvres au naturalisme pauvre, à thèse, ne décollant pas des généralités et des bons sentiments, bref ne faisant de mal à personne, Ernaux et Houellebecq, par leur distance froide, leurs sujets au scalpel, en montrant sans démontrer, sont tout aussi dérangeants et précieux.

Michel Guerrin (Le Monde, 24-25-26 décembre 2022)

Réflexion de Daniel Pennac sur la littérature

À la question "*Quelle est la place du roman de nos jours ?*" Daniel Pennac a répondu (France Inter, lundi 2 janvier2023) :

Il y a de grandes vagues en littérature… Aujourd'hui on est sur une longue vague que l'on a appelé, faute de mieux, l'autofiction où, au fond, la description du monde passe par la description de soi-même qui très souvent s'apparente à une littérature du ressentiment ; on règle des comptes ; il y a notre solitude écrivante, alors on en profite mais, en même temps, on décrit des mécanismes, des mécanismes conjugaux, des mécanismes familiaux, des mécanismes sociétaux, etc… et il y a relativement peu de conteurs.

Il recommande ensuite un auteur turc, Ahmet Altan pour son roman "*Madame Hayat*" chez Actes Sud.